

# Quand le pluralisme force les Églises à se repenser

Martin Bellerose

Number 802, May–June 2019

Quand nos repères sont bousculés : décolonialisation, migrations, crise écologique

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/90555ac>

[See table of contents](#)

---

## Publisher(s)

Centre justice et foi

## ISSN

0034-3781 (print)

1929-3097 (digital)

[Explore this journal](#)

---

## Cite this article

Bellerose, M. (2019). Quand le pluralisme force les Églises à se repenser. *Relations*, (802), 23–23.

# QUAND LE PLURALISME FORCE LES ÉGLISES À SE REPENSER

**Martin Bellerose**

L'auteur, théologien, est directeur de l'Institut de pastorale des Dominicains

Même si on sait très bien que l'Église n'est homogène ni sur le plan culturel, ni sur le plan des dénominations, il semble que l'imaginaire collectif n'ait pas tout à fait assimilé cette pluralité.

Lors de nombreuses conversations récentes avec des non-croyants, j'ai constaté que ces derniers sont insatisfaits de mes réponses lorsqu'ils me demandent quelle est la position du christianisme sur tel ou tel sujet. Or, il est très difficile de répondre à ces questions sans faire de nuances, car les réponses

sont généralement à la fois subjectives et plurielles. Souvent, on me rétorque « Pourquoi es-tu si évasif? Le pape a pourtant une position ferme et claire là-dessus. » Je suis toujours surpris par de telles répliques, car le pape ne représente pas le christianisme; c'est le chef de l'une des nombreuses dénominations, certes importante, mais il faut faire attention aux amalgames.

Ce genre de réaction est très symptomatique d'une culture religieuse québécoise qu'on a voulu uniformiser. L'image qui nous vient à l'esprit lorsqu'on parle de foi chrétienne est celle de la bonne vieille paroisse catholique canadienne-française d'autrefois, avec ses chants liturgiques lancinants et ses représentants qui roulent leur « r » en essayant de bien « perler ». Aujourd'hui, la réalité est tout autre.

Chez les catholiques, dans la grande région de Montréal, les personnes participant aux différentes liturgies sont souvent issues de l'immigration. Cela se voit au premier coup d'œil. Les diocèses s'ouvrent à cette pluralité, du moins en apparence, en faisant venir des prêtres d'ailleurs, en affirmant parfois: « avant c'était nous qui allions en mission dans leur pays, maintenant ce sont eux qui viennent en mission ici ». La réflexion est trop simpliste pour ne pas nous inquiéter.

Bien sûr, l'idée d'avoir un clergé qui corresponde à la diversité culturelle des laïques catholiques est louable. Mais ce changement masque un enjeu: si on fait venir des prêtres d'ailleurs, c'est parce qu'il n'y en a plus ici. N'est-ce pas aussi une façon d'éviter que les laïques prennent leur église en mains? La question mérite d'être posée car, sous des apparences d'ouverture à la pluralité, certaines autorités catholiques au Québec ne sont-elles pas en train de conserver des structures hiérarchiques en résistant coûte que coûte à leur implosion? La pluralité culturelle des paroisses pourrait être l'occasion rêvée de repenser le catholicisme d'ici, tout en tenant compte de son passé, mais on semble plutôt en train d'étouffer ce dynamisme, en cherchant à maintenir un vieil appareil sacerdotal.

En ce qui concerne les Églises issues du mouvement de la Réforme, on assiste depuis quelques années à un phénomène nouveau: elles se francisent. Les protestants anglophones de jadis seraient-ils en train de se convertir au français? Pas si sûr. Observerait-on plutôt un mouvement de conversion de masse chez les Québécois d'origine canadienne-française du catholicisme au protestantisme? Évidemment pas. Une transformation très intéressante est en train de se produire: des protestants francophones venus d'Afrique forment et transforment des communautés. La francisation du protestantisme réformé au Québec coïncide en quelque sorte avec son africanisation. Concrètement, si un francophone né au Québec veut pratiquer « sa » foi réformée dans sa langue maternelle à Montréal, il devra le faire dans une église composée essentiellement de croyants d'origine africaine. Dès lors, cette « africanisation » de la foi chrétienne ne pourrait-elle pas avoir un rôle à jouer dans la sauvegarde du français au Québec et la consolidation de la culture québécoise qui ne pourra plus faire fi de son africanité? Ce sont des nouvelles questions qui émergent.

Quant aux familles d'Églises évangéliques et pentecôtistes, la diversité culturelle ne s'y observe généralement pas à l'intérieur d'une même communauté, mais plutôt dans la variété des églises dites ethniques, qu'il serait plus juste d'appeler « isoculturelles », c'est-à-dire des communautés ecclésiales dans lesquelles les membres se regroupent suivant des points communs qui les distinguent des membres de la société d'accueil, et qui se réunissent dans une langue qui leur est commune.

Chose certaine, les croyants nés ici et appartenant à des traditions ecclésiales « ancestrales » perdent leurs repères dans les églises pluriculturelles d'aujourd'hui. Un lâcher-prise s'impose, car non seulement les églises deviennent-elles des lieux où s'expérimentent de nouvelles manières de vivre ensemble, mais elles ont la chance aussi de devenir, contre toute attente, un exemple pour la société séculière, en ouvrant la voie d'un nouveau modèle de présence de la foi religieuse dans la sphère publique.

